

## L'UNIVERSITÉ DU JOUR

L'époque de l'année où nous sommes marque la rentrée de la jeunesse aux maisons d'éducation secondaire et l'ouverture des cours divers de nos universités : c'est une époque qui ne manque pas de gravité dans le budget et dans les soucis de la famille, non plus que d'angoisses dans la pensée des hommes que préoccupent les destinées de leur pays.

Que sera demain ? A qui, peuples ou individus, appartient l'avenir ?

Demain et le lointain avenir sont à Dieu, sans doute, mais ils appartiennent encore aux individus et aux peuples qui les préparent en leur consacrant les soins d'une inlassable sollicitude. Cette vérité, prud'homme à force d'être dite sous toutes les formes, devient plus saisissante, plus poignante, je dirai mieux en disant plus brutale, dans ce siècle où rien n'est laissé au hasard et où tout s'en va fatalement tomber, en succès ou en défaites, dans l'horrible engrenage des forces matérielles dont toute intelligence doit se faire le serviteur si elle veut donner quelque peu la mesure de son effort.

On parle aujourd'hui de l'outillage d'une université, — institution morale et intellectuelle, s'il en est suivant l'entendement des temps passés — comme on aurait parlé, il y a à peine dix ans, de l'outillage d'une boutique ou du matériel roulant d'une usine manufacturière. Et ceux qui s'obstineraient à ne chercher dans le corps d'enseignement universitaire qu'une série de leçons graduées sur les différents sujets que doit approfondir un jeune homme, passeraient pour d'encroûtés réactionnaires, s'ils n'indiquaient tout à côté de la théorie, le moyen pratique de joindre l'affaire à la profession, l'argent venant en premier lieu et, à la suite, la science, à la condition expresse, bien entendu, que la science produise de l'argent et compte pour peu si elle consiste uniquement dans le développement des facultés de l'intelligence.

Si, prenant l'un des nombreux suburbains du Pacifique ou du Grand-Tronc, allant à l'ouest de Montréal, vous vous arrêtez à Beaconsfield et vous dirigez sur les bords pittoresques du lac Saint-Louis — si bien décrits par le juge Girouard — vous restez tout surpris devant une quarantaine de blanches tentes. On dirait un campement militaire, tant l'ordre, la propreté, y révèlent une direction, une discipline supérieure à laquelle un chacun se soumet dans la poursuite d'un objet commun.

Il est 6 heures du soir. Les couvertes et autres objets de couchage ont été sortis le matin et gisent, bien aérés, bien réchauffés sous le soleil, sur le gazon.

Les élèves arrivent de tous côtés, avec leurs instruments ; les uns se hâtent au bain du soir, les autres sont préposés à la préparation du dîner. Pas de cris perçants, de chants furieux ou de vociférations d'engagés comme tant fois on les perçoit à l'approche du moindre campement de nos compatriotes en vacances. Mais surtout pas le moindre désordre : le sénateur Drummond qui reçoit ces jeunes gens chez lui ne le tolérerait pas et ses hôtes, qui sont là, en congé de travail, qui se délassent en s'instruisant, ne semblent entretenir aucune idée de dissipation.

Je demande à mon compagnon ce que c'est que ce campement.

— Ce sont, dit-il, les McGill, section du génie civil, qui complètent leurs études de l'année par la pratique sur le terrain.

En effet, ces jeunes gens, parmi lesquels quelques rares, très rares Franco-Canadiens, sont des étudiants en génie civil, des futurs arpenteurs, géomètres, mais surtout des ingénieurs de chemins de fer. Sortis tôt le matin, avec leurs lourds instruments d'optique, de génie, de trigonométrie, ils se sont dispersés qui sur les lignes de chemins de fer, qui de par les grands chemins, levant les plans de partout, prenant les plus lointaines perspectives et venant, chargés de butin, c'est-à-dire de notes et de dessins, soumettre, le soir, au maître le résultat de la journée.

C'est déjà là l'ingénieur de chemin de fer perdu dans les immensités de la forêt ou des prairies, c'est là l'arpenteur enfoncé dans les mystères des bois, exerçant déjà sa profession comme il le fera demain : maître de sa théorie, mais aussi déjà formé par la pratique, telle qu'elle est sur le terrain, — non seulement dans le livre, — à l'exercice de sa profession.

C'est là l'université du jour, section du génie appliqué : il y a loin de cet entraînement pratique à l'enseignement pur, reconnu comme seul digne et relevant du haut enseignement universitaire.

Que si vous prenez un autre de ces suburbains éclairés, qui vous amène à Ste Anne du Bout de l'Île en moins de temps que le "Tramway", d'une ex-

trémité à l'autre de Montréal, vous restez confondu devant d'immenses constructions en brique qui vous donnent l'illusion des cités de Pullman ou de Walker, sortant de terre comme par enchantement et mises, tout d'un coup, au service d'une conception, d'une industrie qui emploiera des milliers de bras et fera le milliardaire de demain. Détrompez-vous ; il ne s'agit pas d'une industrie, d'une fabrication : c'est ici l'école d'agriculture de Ste Anne, fondée, construite, organisée par les millions de M. Macdonald qui en fait report à l'Université McGill. Découvrez-vous devant cette branche nouvelle de l'enseignement universitaire, devant cette université du jour.

L'école d'agriculture dépendra, sans doute, de la section des sciences appliquées, chimie et physique, employées comme instruments indispensables à la culture des champs, et aux diverses industries qui en découlent. Plus que jamais on convient qu'il faut ranger l'agriculture au nombre des sciences, où le travail de l'esprit et l'effort du jugement l'emportent de plus en plus sur l'utilisation des bras et des machines.

Ainsi classifiée, la science agricole trouve de soi sa place parmi les matières de l'enseignement supérieur et devient une arme indispensable de la jeunesse pour les combats de la vie moderne.

Le maniement de la pioche, de la charrue, de la faucille reste loin dans le souvenir des contemporains quand ils songent à l'ascension de la culture rurale vers les hautes sphères, et l'universitaire porteur d'un brevet de compétence agricole évoque peu de points de comparaison avec le roturier des champs, l'attaché à la glèbe, le vilain tant méprisé qui n'en était pas moins que le savant agricole du jour, le nourricier du genre humain.

Que les temps sont changés, et aussi les hommes qui sont forcés de les suivre !

Et enfin, si vous vous donnez la peine de traverser les splendides terrains de McGill, à Montréal, vous arrêtant devant l'inscription qui couronne le front de chacun de ces vastes et magnifiques édifices, vous voyez que les vieux temples de Thémis et d'Esculape paraissent quelque peu délaissés et assez passés de mode, à côté des merveilleuses constructions que réclament les "sections" des sciences appliquées, des musées, des cabinets de physique et de chimie, du "manual training", de l'électricité, de la vapeur et de leurs innombrables applications.

Il y a loin de cette dernière conception de l'université du jour à celle des anciens dont la formation imprimée au cerveau humain valait bien celle des temps présents, sans doute, mais ne trouverait guère d'application dans un monde où le maniement de la matière et l'accumulation de l'argent semblent compter pour les suprêmes desiderata de l'ambition et des énergies de l'homme instruit.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les figures des grands Canadiens-Français qui ont fondé l'université Laval ou qui la dirigent présentement ; également l'image des monuments qui sont consacrés à l'oeuvre souverainement élevée et profondément nationale de l'institution qui est, ou au moins devrait être, l'"Alma Mater" de tous les Canadiens-français par la naissance, la foi et l'amour de toutes ces choses saintes que réclame l'idée de patrie.

Ces hommes ne nous doivent pas être indifférents puisqu'ils ont doté leur pays de ce foyer de lumière et de chaleur, qui, dans toutes civilisations avancées, éclaire les esprits et réchauffe les coeurs avant qu'ils prennent place à la tête de la société et que leur soit confié le soin des intérêts suprêmes de l'Église et de l'État. Et ces monuments, fruits du dévouement et du travail de vies entières, doivent nous rappeler que Laval est la seule institution d'enseignement supérieur de langue française au Canada et qu'à elle, à elle seule, est réservé le rôle, sous toutes les formes qu'on puisse et qu'on doive l'entendre, d'université française en Amérique.

Et ce n'est pas parce que Laval parle français et donne son enseignement en français qu'il faudrait en déduire une cause de faiblesse ou d'amoindrissement. Chaque jour, davantage, le français prend pied en Amérique comme dans le monde entier : avec l'allemand, l'espagnol, l'italien, de pair avec l'anglais, en maints cas, il devient la langue obligatoire des études et très souvent la langue "chic" des milliardaires.

On l'enseigne au McGill plus libéralement qu'on voudrait répandre l'anglais à Laval.

Rien donc, dans notre chemin, qui puisse empêcher Laval de devenir le grand truchement de la science, des arts et de la langue française en Amérique.

Faut-il pour cela qu'elle soit l'université du jour ou doit-elle se cantonner dans les limites que lui ont tracées ses fondateurs, limites, d'ailleurs, qui sont restées les mêmes jusqu'à ce moment où l'initiative américaine vite introduite au Canada, ait assigné à

l'université le rôle d'entraîneur à tous les états de la vie moderne, ajouté à celui d'instituteur dans l'étude de des seules professions dites libérales ?

Problème social d'une portée incalculable pour tous les groupements nationaux, mais plus spécialement pour nous Canadiens-français ayant à frayer notre voie au milieu de groupes ethniques qui, avec leurs qualités naturelles de l'esprit et leur instinct des affaires, n'ont qu'à puiser à pleines mains dans les réserves de leurs milliardaires pour créer les moyens d'enseignement généraux les plus complets et les plus perfectionnés du monde.

La lutte, dans le passé, en Europe comme dans le Nouveau Monde était plutôt locale et on se créait d'enviables situations dans son village, dans sa ville, sa province ou au moins sans dépasser les limites de son pays.

Aujourd'hui le monde est tout petit et tient dans la main d'un homme qui dicte sa dépêche ou écoute au téléphone : la compétition force toutes les issues du globe et l'université du jour c'est celle qui, outillée à l'égal de toutes les autres, répandues de par l'univers, prépare ses sujets à des luttes universelles, spécialement dans le génie, le commerce et l'industrie.

Question d'argent, dira-t-on, et encore d'argent ! Oui, sans doute, si on veut dépasser la ligne des quatre professions traditionnelles, la théologie, le droit, le notariat et la médecine. Mais nos enfants qui ne peuvent arriver aux professions ou qui n'en veulent pas, qui ont besoin d'une instruction technique, aussi forte que celle de leurs condisciples de langue anglaise, apprise sur le terrain, oui, — dans le sens très large de ce mot, — sur tous les terrains, qu'en ferons-nous ? dirai-je à la suite de Hugues Leroux, et, aussi, je le sais pertinemment, à la suite de parents nombreux qu'inquiète la pénurie de nos écoles techniques et d'entraînement ?

*E. Bantel*

## PROPOS DE MONTRÉALAIS

Mes petits sont mignons

Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compa-  
gnons

C'est là l'avis que vient de signifier au bon public de Montréal, M. Geo. Janin, directeur de notre service de l'eau, sur le compte des critiques de mon frère Jean Réveillé. Si on eut écouté M. Janin, tout serait au mieux dans Montréal.

M. Janin fait à notre famille des Jean beaucoup d'honneur et me voilà gourmé des attentions d'un si puissant personnage qui tient dans sa main tous les robinets de la cité et nous mettrait au régime du sec et du vert, si tant seulement on voulait l'écouter !

Il a daigné se contenter d'abord de rire de Jean Réveillé, puis il a compris que rire contre toute une population qui, elle, ne rit pas du tout parce qu'elle paie trop pour une eau qu'elle a mauvaise et insuffisante, c'était se condamner à rire jaune et tout seul, ce qui est de petite gaieté.

M. Geo. Janin, donc, a cessé de rire et il s'est pris à raisonner avec un journaliste de la force de Jean Réveillé, frère de tous les Jean de Montréal.

"Il y a deux ans, dit-il, que j'ai mis devant la commission et devant le public un rapport sur la NECESSITE D'AGRANDIR NOTRE AQUEDUC et de PERFECTIONNER LE SYSTEME ACTUEL. J'ai eu recours à tous les arguments pour convaincre les autorités civiques de l'urgence de changer la prise d'eau et de construire une conduite couverte. Les journaux ont tous appuyé mes prétentions et c'est au point que les travaux d'inspection sont commencés, trois ingénieurs travaillent actuellement à localiser l'endroit le plus convenable pour une prise d'eau au milieu du fleuve St Laurent."

"Est-ce là du bavardage," demande M. Janin. Si ce monsieur s'était seulement donné la peine de suivre les débats de la commission depuis deux ans, il serait mieux renseigné."

Et voilà comment ergotant "pro" et "contra", M. Janin conclut en Baralipton que toutes nos filles devraient être muettes et nous, nous taire sur le compte de nos eaux municipales.

Lui M. Janin, combat depuis deux ans, devant la commission et devant le public, pour agrandir notre aqueduc, etc., donc notre eau est belle et bonne et les petits de M. Janin sont mignons !

Lui, M. Janin, a eu recours à tous les arguments pour convaincre les autorités, etc. Donc, nous avons de l'eau à revendre et de la plus pure en qualité et en quantité : les petits de M. Janin "sont beaux,